

**Francia. Forschungen zur westeuropäischen Geschichte**

Herausgegeben vom Deutschen Historischen Institut Paris

(Institut historique allemand)

Band 45 (2018)

DOI: 10.11588/fr.2018.0.70135

---

Rechtshinweis

Bitte beachten Sie, dass das Digitalisat urheberrechtlich geschützt ist. Erlaubt ist aber das Lesen, das Ausdrucken des Textes, das Herunterladen, das Speichern der Daten auf einem eigenen Datenträger soweit die vorgenannten Handlungen ausschließlich zu privaten und nicht-kommerziellen Zwecken erfolgen. Eine darüber hinausgehende unerlaubte Verwendung, Reproduktion oder Weitergabe einzelner Inhalte oder Bilder können sowohl zivil- als auch strafrechtlich verfolgt werden.

## JEAN DELMAS

(1925–2018)

Étudiant à la Sorbonne, Jean Delmas, à la nouvelle du débarquement allié le 6 juin 1944, décide le 12 juin avec son condisciple, Pierre Lesouef dont la famille possède une ferme près de Saint-Lô, de rejoindre la Normandie. La fiancée de Pierre, Hélène mise dans la confidence, a été chargée de préparer leurs familles respectives. La progression des Américains ayant pris du retard, les deux amis décident d'aller au devant eux. C'est le début d'une aventure épique. Du côté de Saint-Jean-de-Daye, la traversée du canal de la Taute bien envasé par les deux compères se termine le nez face à trois fusils identifiés comme allemands jusqu'au moment où l'un des soldats sort de sa poche un paquet de cigarettes Camel. Alors Jean sort son brassard Free French mais la fraternisation avec le GI est de courte durée. Les deux étudiants sont suspectés par l'état-major américain d'être des espions car d'après leurs propres renseignements ils auraient traversé les lignes allemandes. Enfermés dans les caves de la mairie d'Isigny avec d'autres suspects, ils sont interrogés à tour de rôle pendant une semaine. L'aventure des deux étudiants a le mérite de révéler aux Américains les véritables positions de l'ennemi<sup>1</sup>. Libérés cinq jours après, grâce à l'intervention d'un officier FFI, ils se retrouvent à Cherbourg où ils signent le 11 juillet 1944 leur engagement volontaire pour la durée de la guerre.

Récupérés par les Britanniques pour en faire des sapeurs démineurs, ils sont parmi les premiers éléments du futur 3<sup>e</sup> bataillon du Génie chargé de déminer la Côte fleurie autour de Deauville entre l'automne 1944 et le printemps 1945. L'instruction est rapide: huit jours de théorie à la School Mines de Bayeux et quinze jours sur le terrain sous la direction d'une section du Royal Engineers. Trois cents hommes au total, une majorité de Normands mènent cette mission périlleuse. Les mines anti-char, les mines anti-personnel, les pièges sont disséminés partout, aussi bien sur les plages que dans les rues, les jardins, l'hippodrome. Ce sont des mines en bois, indétectables à la fameuse «poêle à frire» et qu'il faut aller chercher en sondant à la baïonnette le sable ou le sol. Dix huit soldats y périrent mais 60 000 mines sont neutralisées. Une plaque commémorative à Houlgate rappelle le souvenir des sapeurs tués en déminant.

En avril 1945, caporal-chef, Jean Delmas est admis au peloton préparatoire à l'École militaire interarmes (EMIA) puis intègre en juillet 1945 Coëtquidan. Il est de la promotion Victoire dont il sort maintenu dans le Génie. Un repos forcé en sanatorium le fait renouer avec l'histoire; il termine sa licence et prépare un diplôme d'études supérieures sur la colonisation! Faute de partager le sort de ses camarades en Indochine, il étudie sous la direction de Charles-André Julien, la politique très assimilatrice en Algérie à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle. Préparera-t-il l'agrégation? Non! Il demande à partir en Indochine pour y rejoindre ses camarades, servir avec eux comme eux. Il vit le début des guerres de décolonisation, la fin d'un Empire et les épreuves d'une population fuyant la domination d'un vainqueur dont l'idéologie est le corollaire d'un nationalisme fort et triomphant.

Après deux séjours au Maroc, en Indochine, en Algérie, en Allemagne coupés par un an de scolarité à l'état-major (19<sup>e</sup> promotion en 1957), il repart en Algérie (1960–1962) à la tête de la 59<sup>e</sup> compagnie autonome du Génie affectée à la construction de routes dans la région d'Orléansville. Le putsch des généraux en Algérie provoque une réorganisation immédiate de l'armée de

1 Devenu chef du Service historique de l'Armée de Terre, Jean Delmas a pu se procurer les procès verbaux d'interrogatoire auprès de son collègue des national archives à Washington.

terre et, notamment de la formation des officiers: sont ainsi créés l'année suivante les brevets techniques dont celui d'histoire. Il était accordé aux officiers qui au bout de deux ans de scolarité avaient obtenu le diplôme de l'Institut d'études politiques de Paris (section internationale) et au minimum une licence d'histoire<sup>2</sup>. Jean Delmas et son frère d'armes Pierre Lesouef sont les pionniers titulaires. C'est l'équivalent du brevet d'état-major délivré par l'École supérieure de guerre. La carrière pourrait ainsi se développer dans l'arme d'origine – en l'occurrence le génie – et dans la spécialisation: cours d'histoire à Saint-Cyr-Coëtquidan, École supérieure de guerre et Service historique. Jean Delmas dit lui-même, »le choix c'est l'intérêt de la fonction«<sup>3</sup>. Diplômé de l'École des sciences politiques de Paris, il fait en 1965 un doctorat de 3<sup>e</sup> cycle sous la direction de Pierre Renouvin sur »L'état-major français et le front oriental en 1917–1918«.

En vingt ans de carrière depuis la fin de son recyclage universitaire, c'est-à-dire entre 1965 et 1985, il a accompli cinq ans de troupe et de commandement dans le génie (13<sup>e</sup> régiment du génie à Trèves (1969–1972) puis à la tête du 3<sup>e</sup> régiment de génie à Charleville Mézières (1974–1976). Durant six ans (en deux temps), il enseigne comme professeur puis en tant que chef du cours d'histoire à l'École supérieure de guerre pendant six ans. Il y brille par son éclectisme faisant venir comme grands témoins aussi bien Henri Frenay, chef du mouvement Combat que le colonel Rol-Tanguy, commandant des FFI d'Île-de-France durant l'insurrection parisienne qui plus est communiste. Enfin de 1976 à 1986, il est d'abord directeur des études puis chef du Service historique de l'armée de terre et soutient son habilitation à diriger des recherches à l'université Paul Valéry de Montpellier.

Enseignant-chercheur, officier-historien, Jean Delmas est toujours en quête de réflexion, soucieux de transmettre un savoir. »Qu'est-ce que la recherche, sinon la remise en cause des acquis, soit pour les compléter soit pour les réinterpréter, soit pour les contester? Le refus en quelque sorte du principe d'autorité, quel que soit le respect porté aux maîtres. [...] Jean ne cesse de réfléchir à deux questions fondamentales qui découlent de cette confrontation. Peut-on exercer le métier d'officier, qui suppose l'absolu, tout en étant formé à la relativité critique qu'induit la recherche historique? Comment enseigner l'Histoire, et quelle histoire à des officiers supérieurs?«<sup>4</sup> Cette réflexion sous-tend ses activités d'historien tant à la présidence de la Commission française d'histoire militaire de 1989 à 1999 à laquelle il a succédé au général Gambiez que comme vice-président de la commission internationale de 1991 à 1999.

Esprit éclairé, Jean Delmas est de tous les conseils scientifiques des musées qui se mettent en place: l'historial de la Grande Guerre à Péronne, le mémorial de Caen, le musée du Général-Leclerc et de la Libération de Paris et du musée Jean-Moulin de la Ville de Paris de 1991 à 2010, des salles de la Seconde Guerre mondiale et du chef de la France libre au musée de l'Armée (1998–2001).

Dans le cadre de cette publication, retenons plus spécifiquement l'historien novateur élément dynamique du rapprochement franco-allemand à travers ce qui lui est le plus délicat, l'histoire des relations conflictuelles des deux pays. Une amitié le liait avec Klaus-Jürgen Müller, professeur à l'université de Hambourg et professeur associé à l'université Paris-Sorbonne, et il a travaillé pendant de longues années en étroite collaboration avec ses homologues allemands, Manfred Messerschmidt, directeur de l'Institut d'histoire militaire (*Militärgeschichtliches Forschungsamt*), et Manfred Kehrig, directeur du département militaire des archives fédérales à Fribourg (*Bundesarchiv Abteilung Militärarchiv*) en Brisgau. C'est à la suite de cette collabora-

2 Jean DELMAS, Le développement de l'enseignement militaire supérieur en France, dans: ID., Officier et historien, études, articles et cours, Paris 2001, p. 638.

3 Ibid.

4 André Martel, allocution lors de la réception au Service historique de l'armée de terre (SHAT) à l'occasion de la sortie de l'ouvrage Jean DELMAS, Officier et historien, Études, articles et cours, Paris 2001.

tion qu'il a décidé de remettre à ses collègues allemands une partie des archives que les Français avaient saisie à la fin de la guerre dans les différents locaux occupés à Paris par l'administration militaire allemande en France. En signe de remerciement, l'ambassadeur d'Allemagne à l'occasion d'une réception solennelle à l'hôtel de Beauharnais de la rue de Lille lui a remis l'ordre du Mérite, 1<sup>re</sup> classe de la République fédérale d'Allemagne.

Une autre des démarches de Jean Delmas consistait à la mise en œuvre de colloques internationaux d'histoire militaire, notamment celui du 7 au 10 mai 1985 à l'École nationale supérieure des techniques à Paris sur «Les Armées françaises pendant la Seconde Guerre mondiale».<sup>5</sup> Si ses multiples fonctions le lui permettaient, il participait aux échanges soit en tant que intervenant, soit en tant que président de séances comme par exemple à l'occasion des colloques, organisé par l'Institut historique allemand de Paris, notamment celui de 1988 à Wiesbaden sur «La France et l'Allemagne en guerre 1940–1942». Et il a été à nouveau au rendez-vous lorsque Stefan Martens pour l'IHA et Maurice Vaïsse pour le Centre d'études d'histoire de la défense (CEHD) en 1999, ont organisé la suite sur la fin de la guerre et la Libération de la France.

Comment effectuer une synthèse objective de sa grande œuvre au service de l'histoire militaire? L'exercice est difficile: retenons avec Pierre Lesouef «Napoléon Chef de guerre», 3 tomes (1975); il a apporté une forte contribution au «Dictionnaire d'Histoire de la Seconde Guerre mondiale» en deux tomes (1977), mais aussi plus récemment au «Dictionnaire historique de la Résistance», sous la direction de François Marcot avec la collaboration de Bruno Leroux et Christine Levisse-Touzé (2006). Il a aussi dirigé et corédigé le tome 2 de l'«Histoire militaire de la France (1715–1871)», collection dirigée par André Corvisier (1992) et il est l'auteur de nombreux ouvrages historiques, dont «La bataille d'Alger», publié en 2007.

Reste l'homme aux qualités attachantes et rares: écoute, hauteur de vue, humanisme, fidélité.

Christine LEVISSÉ-TOUZÉ et Stefan MARTENS

5 Pour les actes du colloque voir le site internet: <https://www.iwm.org.uk/collections/item/object/1500005512> (18.3.2018).